

# L'ESPACE INTERIEUR CHEZ RINGUET

*René Labonté*

**L**A PERSONNALITÉ d'un romancier se révèle de bien des façons à travers son oeuvre: par exemple, par ses interventions dans le récit, son attitude face à ses personnages ou encore par le choix qu'il a fait du matériau linguistique qui constitue son roman. Cependant, c'est par l'intermédiaire de personnages en situation, c'est-à-dire par la façon qu'ont ceux-ci de sentir les objets et de vivre avec d'autres hommes, que le romancier exprime le mieux — et souvent à son insu — une vision du monde qui lui est propre. Quelle est cette vision chez Ringuet? Quelle conception de la vie se dégage de l'ensemble de l'oeuvre romanesque de cet écrivain québécois? Pour décrire son espace intérieur, nous avons recomposé dans ses grandes lignes la démarche d'un personnage synthétique, dont la conscience, par son acceptation ou son rejet du monde extérieur, détermine un mode d'existence, qui correspond à celui de l'écrivain.

Le paysan de *Trente Arpents* n'a pas eu à choisir la direction qu'il aurait pu donner à sa vie, car "ce sont les choses qui ont décidé pour lui, et les gens, conduits par les choses." Michel Garneau, lui, a eu à choisir de quelle façon il voulait "se" vivre: "pour être heureux: faire fortune. Pour faire fortune: être fort. Ce qui se ramenait à l'équation: pour être heureux, être dur." Pour mieux atteindre ce but, il a même été jusqu'à changer son prénom, croyant ainsi abolir un passé qu'il déteste. L'argent permettra-t-il, un jour, à Robert M. Garneau de connaître le bonheur? Non, parce que, inconsciemment, il ne cesse de chercher un *point d'appui* et que, toujours, il fait face au *vide*.

Le passé de Garneau, peuplé de fantômes, lui apparaît constamment comme un abîme. L'image de la fosse est même projetée dans l'avenir: "le soleil, qui s'en (va) rejoindre les soleils passés dans la fosse du couchant" et "le paysage qui une fois de plus (va) s'engloutir dans le gouffre de la nuit" ne représentent-ils pas le gouffre de la mort? En effet, le déclin du jour représente le déclin de la vie. Même si le narrateur ne fait, dans ces deux textes, aucune allusion directe à la mort, la fosse et le gouffre, associés à un déclin, signifient le *vide* et la *mort*, le *vide de la mort*. Globalement, l'abîme (la fosse ou le gouffre) symbolise "les états informels

de l'existence", et au point de vue psychologique, "il correspond autant à l'indétermination de l'enfance qu'à l'indifférenciation de la fin, décomposition de la personne."<sup>1</sup>

La représentation que Garneau se fait de la mort ne diffère pas de celle qu'Euchariste se fait de sa mort, lorsque celui-ci revoit sa vie, "un chemin paisible et long, (...) une douce montée vers le terme de l'horizon où il viendrait à disparaître en une cassure brusque et nette, en plein azur, un jour, plus tard." Sans manifester de crainte ou de surprise, le paysan de Ringuet voit le vide succéder tout naturellement à la matière. Il n'y a donc pas d'appui au-delà de cette rupture de l'horizontale (la vie humaine), et le silence de Ringuet face à l'après-vie laisse entendre que le ciel est vide. D'ailleurs, entre ce dernier et la terre, il n'y a pas de point de jonction, la verticale s'arrêtant à la hauteur du monde visible.

Cette image de l'abîme ou de la fosse est récurrente dans l'œuvre de Ringuet. Ainsi, on peut lire dans *Trente Arpents*, à propos d'Oguinase, qui vient de quitter la ferme paternelle pour entrer au collège: "c'est tout cela (les siens et son entourage familial) que des choses et des gens nouveaux et étrangers allaient jeter dans l'abîme du passé, allaient vider de toute importance." Dans *Confidences*, l'auteur qualifie le passé de "puits profond" et parle de "ces acteurs d'un jour la plupart tombés au creux de la mort, les autres dans la fosse tout aussi cruelle de l'oubli".

Dans le *Poids du jour*, le vide n'est pas uniquement une caractéristique de l'abîme, il est ressenti physiquement par Garneau, qui, par exemple, ne descendra pas dans le puits d'une mine pour en faire la visite, car "les ascenseurs, même modérés, l'angoissaient fortement". Il n'est pas jusqu'au mur qui ne devienne le vide à un moment où Garneau se sent impuissant à régler un problème familial: "(il) tourna légèrement la tête vers le mur, vers le vide", nous dit le narrateur; pourtant, le mur, matière qui limite l'espace, serait tout indiqué pour servir d'appui dans les moments de défaillance. On trouvera dans *Confidences*, un souvenir d'enfance où l'on voit quelle valeur le mur peut revêtir pour l'auteur. Celui-ci parle d'un apostat bien connu au Canada français: Chiniquy.

Nous étions de toutes façons certains qu'il mourrait de la façon classique et obligatoire pour les apostats: "Trop tard, trop tard, s'écrierait-il. Et se tournant vers la muraille il expirerait". Je ne me demandais pas en quoi le fait de se tourner vers le mur était un signe certain d'éternelle perdition. Mais le lien s'était à ce point imposé à mon esprit que je fus longtemps à ne pas oser me tourner du côté de la muraille le soir pour dormir.

Cette hantise du mur pourrait peut-être expliquer pourquoi ce dernier ne peut être senti comme un objet sécurisant. Au mur, est lié l'idée de perdition éternelle, d'enfer, d'abîme.

LE PERSONNAGE RINGUÉTIEN va-t-il trouver un point d'appui dans le présent? Certainement pas Garneau, car celui-ci vit dans un espace qui est un décor sans fond. Enfant, n'a-t-il pas éprouvé dans la nature le "vide étonnant de l'eau à perte de vue, qui tout là-bas rejoignait le vide jumeau du ciel et se confondait avec lui," et Garneau, vieillissant, ne ressent-il pas encore le vide de la nature "en face de cette campagne immense, devant, cet horizon repoussé à l'infini, ces arbres et ces maisons hors de portée?" Faute d'avoir trouvé un point d'appui, Garneau reste démuné. Pour abolir la distance qui le sépare du monde, il lui faudrait créer des liens, être tendre, car la tendresse abolit les distances; mais de cela Garneau est incapable. Et puisque l'abîme du passé ne peut être aboli, la distance que son passé établit entre lui et le monde ne peut être franchie.

Euchariste, lui, a trouvé la sécurité, tout d'abord auprès de ses parents adoptifs, puis dans la petite société paroissiale dont il se sait accepté et à laquelle il participe. Mais c'est dans la terre, qui est Femme, que ce paysan trouve son principal point d'appui; que ce support se dérobe, pris de vertige, il ne peut reprendre pied sur un autre sol. Le paysan de Ringuet est l'homme d'un seul temps et d'un seul espace: le temps de la nature vécu sur trente arpents de terre laurentienne.

Cette présence ou cette absence d'un point d'appui, on la retrouve également dans des nouvelles de Ringuet.

L'orphelin de *l'Héritage* sera rejeté par la petite société mesquine et xénophobe où il est venu essayer de prendre racine. Il ne reçoit d'accueil que d'une orpheline dont il sent qu'elle est "la seule chose de cette terre (la terre où il a tenté de s'établir) qu'il eût voulu emporter en son cœur." Et c'est ensemble qu'ils quittent ce milieu hostile, chacun d'eux semblant avoir trouvé, au moins pour un moment, dans l'autre un soutien.

Dans *Nocturne*, un naufragé, qui lutte contre l'élément liquide qui veut l'absorber, trouve soudain un point d'appui:

Il a touché quelque chose qui n'a pas cédé, qui a résisté, obstinément; quelque chose qui... tient au sol. Il a touché quelque chose qui n'est pas de l'eau... (...) Le ciel et l'air et les étoiles et le vent appuient sur sa tête, ses épaules, ses bras, le collent à cette pierre bénie à laquelle il ne peut croire.

Ce passage, où quelqu'un savoure l'intensité du moment, est vraiment exceptionnel chez Ringuet, car son personnage ne s'arrête pas plus à penser à la mort qu'il ne s'arrête à accueillir l'instant dans sa nouveauté. Tendue vers un but à atteindre, ce volontaire s'éprouve dans la durée, car il a besoin de continuité pour donner de l'unité à sa vie, conçue selon un projet. D'instinct, il évite le temps de la sensibilité, qui est discontinuité. Un roman de Ringuet, c'est la vie

d'un volontaire, qui se déroule selon un projet, avec la présence ou l'absence d'un support. De ce point de vue, *Trente Arpents* finit où le *Poids du jour* commence. Dans *Trente Arpents*, c'est le point d'appui qui s'est dérobé; dans le *Poids du jour*, c'est le point d'appui qui est recherché. Cette recherche d'un support coïncide avec celle du bonheur.

Où donc tous ces orphelins que sont les personnages de Ringuet peuvent-ils trouver le bonheur? Précisons immédiatement qu'il s'agit d'un bonheur relatif, car le bonheur absolu, chez Ringuet, ne saurait exister que dans la tête de schizophrènes, qui vivent continuellement un rêve devenu l'unique réalité. Il en est ainsi de l'exalté de *l'Immortel*, qui se tire une balle dans la tête afin de devenir un dieu, et du pauvre ouvrier du *Bonheur*, qui n'a connu de moments heureux que ceux qu'il a passés "dans les oasis merveilleuses de l'illusion" pendant qu'il était hospitalisé. Ce bonheur ne saurait être trouvé dans la ville industrielle, laide, où l'on se sent étranger, ni dans la société bourgeoise, où dominant le paraître et les sentiments contrefaits, qui ne sont qu'une "fausse monnaie".

La nouvelle *Sept Jours* nous fait voir dans quel cadre une vie heureuse peut se dérouler. Dans un petit village, où "la paix des champs baigne les cinq rues bordées de maisons basses ( . . . ) les gens vivent une existence limpide, bonasse et parfois souriante." Là, il y a des fleurs, du soleil, une rivière, de l'air pur, des odeurs saines et un femme sensuelle qui se dore au soleil. Les petits drames que les habitants peuvent vivre se dissolvent avec "cette facilité heureuse propre aux enfants et aux simples." Un étranger, en vacances, qui a séjourné dans ce village dira: "pendant une semaine, je n'ai vu que des gens calmes, des visages amicaux et souriants. C'est un endroit heureux où il ne se passe rien, jamais rien."

L'atmosphère de ce village, on la retrouve à peu de choses près dans la dernière partie du *Poids du jour*. Le village, cette fois, est réduit à quelques habitations, avec au centre, une petite épicerie, lieu de rencontre des habitants. C'est dans ce hameau, qui n'a rien de commun avec la ville inhumaine ou le village des rentiers et des commères, que la vie est bonne à vivre. Là le monde du coeur peut s'exprimer en toute liberté et les rumeurs de la "grande société" (la "crise", la guerre) n'altèrent pas la saveur d'un quotidien sans histoire. Il n'est pas indifférent que ce hameau soit situé sur une montagne, car la montagne a une action bénéfique sur ceux qui y habitent. Elle agit même sur ceux qui viennent y séjourner quelques heures, comme les jeunes gens de *Fausse Monnaie*, qui ont sur la montagne un comportement autre que dans la plaine. Dans le *Poids du jour*, elle libère de la pesanteur (l'auteur dit des Garneau qu' "il leur semblait flotter magiquement audessus de la terre déployée, sans contact avec elle") et elle finira par libérer Garneau du poids de son passé. Puis, elle purifie aussi; à la pureté de l'air et de la nature correspond la pureté des sentiments.

C'est là, sur cette montagne, et en sa fille, dans une maison nommée le Nid, où règne une atmosphère de féminité, que le point d'appui sera trouvé. Grâce

à la tendre Jocelyne, en qui il retrouve les traits de sa mère, Garneau sera mis peu à peu en présence du passé qu'il s'acharnait à fuir. Il finira même par accepter que ses petits-enfants, par leur prénom, lui fassent revivre sa mère (Hélène) et l'enfant qu'il déteste en lui (Michel). Le salut n'aura donc été possible que par la Femme, et surtout par la Mère, qui, par l'intermédiaire de l'enfant, permet la réconciliation avec le passé. Le bonheur ne peut donc exister dans la fermeture au grand monde et dans l'intimité du cercle de l'éternel retour. Ringuet rejoint là, et sans doute à son insu, son cher dix-huitième siècle,<sup>2</sup> où chez Rousseau aussi bien que chez Bernardin de Saint-Pierre, on retrouve cette image du bonheur, possible seulement dans la fermeture du cercle.

Moisan ne pouvait vivre que dans le temps de la nature; Garneau ne peut vraiment vivre que dans le temps de la mère. Conjuguons ces deux temps et nous aurons l'image du bonheur chez Ringuet. Rythmée par la vie de la nature, l'existence de l'orphelin pourra se dérouler dans un temps sans histoire, qui est celui de la tendresse maternelle.

## NOTES

<sup>1</sup> *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Laffont, 1969, p. 2.

<sup>2</sup> Dans son *Journal*, son admiration pour Voltaire et Anatole France, par exemple, manifeste son attachement à l'humanisme, à la tournure d'esprit et à l'écriture propres au siècle des Lumières. Egalement, dans un communiqué de Flammarion (éditeur de *Trente Arpents*), Ringuet déclare ne pas aimer le 17<sup>e</sup> et raffoler du 18<sup>e</sup> siècle (cité par Valdombre, dans *les Pamphlets de Valdombre*, fév. 1939, p. 118-119).

## ATTITUDE

*Anne Corkett*

Cattle turn their horns  
toward  
the unused spaces  
that appear  
morning and night  
between tree  
trunk and leaf  
and I  
herdsman  
on the routine track  
mark my unknown portion  
as though  
my forehead bore  
such improbable remnants.